Un index des sources pour les cartes des sanctuaires, un index général des toponymes pour les cartes régionales complètent le travail, qui sera à exploiter parallèlement au *RICIS* (*Recueil des inscriptions concernant les cultes isiaques*) annoncé, du même auteur. L'ouvrage ne comporte ni synthèse finale, ni conclusion. On ne s'en étonnera pas. Après tant et de si utiles « Études préliminaires », l'histoire des cultes isiaques à Rome et dans les provinces occidentales de l'empire reste à écrire. C'est ce qu'on attend maintenant de L. Bricault.

Jacqueline Champeaux.

Archéologie, histoire de l'Art.

Agnès Béranger-Badel, *Rome, ville et capitale de César à la fin des Antonins* : Paris, coll. « Crescendo », Hachette, 2001, 191 pages.

Cet ouvrage se présente sous la forme d'un manuel destiné aux étudiants qui préparent l'épreuve d'histoire du CAPES et de l'agrégation. Il aborde les principaux thèmes liés à l'histoire de Rome, comme ville et comme capitale, de César à la fin des Antonins (I^er^ siècle av. J.-C.- II^e^ siècle ap. J.-C.).

L'introduction générale intitulée « la discipline et ses méthodes » comporte un triple intérêt. D'abord, l'auteur s'attache à présenter rapidement les problèmes liés à l'histoire de Rome, ville exceptionnelle dans l'Antiquité par sa taille et par sa population : capitale d'un immense empire, elle fascine en exerçant un pouvoir d'attraction et de répulsion abondamment décrit dans la littérature latine. Les pages qui suivent ont le mérite de rappeler avec précision les objectifs à atteindre par les candidats, avec des conseils de lecture, de méthode, de présentation, inspirés des rapports de jurys des années précédentes. Enfin, les différents exercices sont passés en revue : la dissertation, le commentaire de documents et la leçon. Pour chacun, Agnès Béranger-Badel rappelle la durée de préparation, la bibliographie autorisée et le déroulement de l'épreuve. Les pièges et les exigences que comportent les différents sujets sont judicieusement soulignés.

Le livre s'organise autour de neuf chapitres qui prennent en compte tous les aspects du sujet : l'espace ; les hommes ; la gestion de la ville de Rome ; le centre du pouvoir ; le lieu du dialogue entre le pouvoir et le peuple ; les élites et la plèbe ; la vie quotidienne ; le centre économique ; la capitale intellectuelle. On voit qu'une large place est accordée aux thèmes liés à la vie sociale, politique, intellectuelle de cette capitale hors du commun. Chaque chapitre s'ouvre sur un mémento qui précise de façon très synthétique les points essentiels à retenir. Des orientations bibliographiques, parfois succinctement commentées, permettent au lecteur de compléter ses connaissances. On notera la volonté d'Agnès Béranger-Badel de privilégier les ouvrages récents et en langue française quand cela est possible. Trois ou quatre sujets sont ensuite présentés et corrigés sous la forme de plans détaillés, chacun visant à développer un thème important du chapitre. Par exemple, pour le chapitre I intitulé « Rome : l'espace », trois thèmes sont envisagés : la perception du paysage urbain à l'aide d'un commentaire d'un passage de Pline l'Ancien ; la croissance de Rome sous la forme d'une leçon intitulée « les limites de la ville de

Rome » ; la diversité des quartiers avec un commentaire de document, un plan du Champ de Mars à l'époque augustéenne.

Pour chaque exercice, Agnès Béranger-Badel commence par une analyse du sujet et explique les pièges à éviter, permettant ainsi au lecteur de saisir d'emblée les enjeux du sujet et les grandes directions à suivre. Des encadrés titrés « Point connaissance », « Point méthode », « Point bibliographie » sont destinés à rappeler une définition, une référence à un texte ancien ou à un ouvrage moderne, à donner des conseils concrets de présentation ou d'illustration. Il convient de souligner l'importance donnée dans ce manuel non seulement aux connaissances, mais aussi à la méthode, essentielle pour réussir les épreuves.

On compte au total les plans détaillés de quatre dissertations, sept leçons, six commentaires de documents (des plans de quartiers notamment) et treize commentaires de textes. L'auteur a privilégié les commentaires de textes et de documents, indispensables à l'étudiant pour avoir des références précises en tête et connaître en détail des textes anciens lui permettant d'argumenter ou d'illustrer son propos. Les textes ont été sélectionnés dans un large éventail, depuis les extraits d'historiens grecs ou romains jusqu'aux *Satires* de Juvénal, en passant par les traités techniques (Frontin, Vitruve). La méthodologie à adopter est précisée suivant le genre littéraire du document. Le choix des textes est souvent original tout en étant représentatif et chaque extrait est analysé de façon précise et attrayante, dans la mesure où Agnès Béranger-Badel ne cesse de créer des liens entre les auteurs, entre les époques et entre les différents types de sources historiques. On remarque aussi la large place laissée aux documents figurés et épigraphiques qui s'imposent pour chaque thème.

Les étudiants peuvent donc tirer un grand bénéfice de ce livre astucieux, à la fois synthétique et complet. La clarté de l'ensemble est d'une aide précieuse aux étudiants parfois submergés par une abondante bibliographie. Chaque chapitre part de l'essentiel et permet d'avoir les idées claires sur une question, tout en favorisant la possibilité d'approfondir tel ou tel point grâce aux nombreux renvois bibliographiques. Si cet ouvrage constitue un bon outil pour les candidats aux concours, il séduira les autres lecteurs, historiens ou non, par la diversité des thèmes abordés, la sincérité du ton adopté et la sélection originale des documents analysés.

Marie Allorge.

Robert Bedon (éd.), Amoenitas urbium. *Les agréments de la vie urbaine en Gaule romaine et dans les régions voisines* : coll. *Caesarodunum*, xxiv-xxvi, 2001-2002, 491 pages.

Ce volume regroupe les actes du colloque « *Amoenitas urbium*. Les agréments de la vie urbaine en Gaule et dans les régions voisines » qui s'est tenu les 26 et 27 mai 2000 à Limoges. Cicéron, dans son discours *Sur les provinces consulaires* (XII, 29), refuse tout charme à la Gaule et toute beauté à ses villes. Or les écrivains de langue latine ou grecque, sinon peut-être dès le I^er^ siècle avant J.-C., mais en tout cas à partir de Tibère et surtout de Claude, assurent du plaisir qu'ils ont à séjourner en milieu urbain, à Rome surtout mais aussi dans les autres villes. S'ils conviennent de l'existence de nuisances urbaines — souvent en les exagérant —, ils privilégient le plus souvent les éléments élogieux dans la description d'une ville, y compris gauloise. L'épigraphie et l'archéologie confirment cette idée de plaisir liée à la ville, en faisant état de constructions d'édifices urbains destinés à agrémenter la vie citadine. De surcroît, dans l'esprit des Anciens, non seulement la ville était por-

teuse d'*amoenitas*, de *deliciae*, voire de *uoluptates*, mais surtout elle conférait à ses habitants la courtoisie, le raffinement, la civilisation. Il paraît donc naturel que cette vision positive de la ville, où les idées d'*amoenitas* et de civilisation sont liées, s'applique aux villes de l'Empire dans son ensemble, y compris aux villes gauloises.

C'est précisément ce que s'attachent à démontrer les différents intervenants de ce colloque, en s'appuyant sur les sources littéraires, épigraphiques ou archéologiques. Chaque article, à l'aide d'un exemple concret, apporte son propre éclairage sur tel ou tel aspect de l'*amoenitas* urbaine en Gaule et même au-delà. Les cinq grands chapitres permettent d'effectuer des regroupements thématiques : équipements urbains, métiers et activités, aspects de la vie urbaine, sites et villes, regards littéraires et philosophiques. Le premier chapitre, le plus long, contient neuf articles portant sur les portiques (Thomas Byhet, Pascal Vipard), les agréments liés à l'eau tels que les thermes (Alain Bouet, Catherine Coquelet, Vittorio Galliazzo) et les fontaines (Jean Burdy), ou encore sur la richesse ornementale des façades et des édifices urbains (Véronique Brunet-Gaston, Nicolas Mathieu, Sara Santoro Bianchi). Les régions examinées sont aussi diverses que la Gaule, l'Aquitaine, *Lugdunum*, la Lyonnaise et la Belgique, Trêves, la Vénétie, l'Italie, à l'époque du Haut-Empire et du Bas-Empire. À l'aide d'une abondante illustration comprenant des cartes, des plans, des photographies, les espaces privés aussi bien que les espaces publics sont abordés, selon des considérations d'ordre technique, esthétique, sociologique. Prenons l'exemple des portiques, qui font l'objet de deux articles fort intéressants : Thomas Byhet envisage les portiques de rue dans les villes de la Gaule romaine, tandis que Pascal Vipard examine les portiques fenêtrés dans les *domus* du Haut-Empire. Les deux auteurs commencent par étudier respectivement les différentes sortes de portiques et les techniques de fenêtrage en Gaule et en Italie. Ils s'interrogent ensuite sur les avantages qu'offrent de tels éléments architecturaux, sur le plan du confort en assurant notamment une protection contre les éléments naturels (soleil excessif, froid, pluie, neige, vent), et sur le plan décoratif, l'un en se plaçant à l'échelle de la cité, l'autre à l'échelle de la *domus* particulière. Enfin, ils mettent tous deux en avant le rôle du portique comme élément de luxe et d'ostentation, comme signe extérieur de richesse. L'aspect du portique de rue doit correspondre à la construction qui en est dotée et refléter la richesse de la personne qui l'a fait construire. Le portique de rue peut ainsi symboliser la prospérité d'un propriétaire, d'un donateur, d'un quartier ou encore d'une ville.

Le deuxième chapitre s'intéresse à l'artisanat, activité typiquement urbaine, qui permet d'appréhender le niveau de richesse et de confort des habitants. Les trois articles mettent en lumière les rapports pouvant exister entre les métiers d'art et la vie en ville, en orientant la réflexion dans deux directions : le goût du luxe et la richesse de certains citadins, et leur niveau culturel. Hélène Jouffroy, en s'appuyant sur divers documents épigraphiques et sur l'*Edit du Maximum*, parvient à déterminer le type de clientèle, les notions de qualité technique et artistique et le vocabulaire (parfois trop vague) des métiers d'art. Mais ce sont les inscriptions touchant l'évergétisme qui mettent le mieux en valeur la relation étroite entre métier d'art et vie urbaine : on sait ainsi que des statues et des statuettes d'argent offertes à différentes cités de Narbonnaise ont été réalisées sur place. D'autres artisans travaillaient des matières précieuses pour une clientèle aisée et au goût sûr : les fabricants de vaisselle d'argent dans le Nord-est ou encore les graveurs d'intailles. En ce qui concerne la vie intellectuelle et culturelle des cités, les exemples choisis sont ceux d'un facteur d'orgue (ou organiste) à *Aquincum* et des copistes et libraires à *Augustoritum* et à Lyon. Corinne Besson s'attache à un type d'artisanat en particulier, la bijouterie en or. Elle passe en revue la

terminologie des métiers en relation directe avec le travail de l'or, puis décrit rapidement les corporations et les quartiers artisanaux, s'attarde sur les ateliers et les outils. Quelques photos commentées témoignent de la grande variété des bijoux fabriqués. Une solide conclusion montre que la bijouterie en or est bien une activité artisanale urbaine, dans la mesure où les villes rassemblent une clientèle assez aisée et des ateliers. Elles servent de plateaux de distribution et sont en outre le lieu des courants commerciaux, des influences stylistiques, des rapports entre les cultures. Le dernier article de ce chapitre se concentre sur l'étude archéologique d'un quartier précis, le quartier de la fontaine à *Argentomagus* dans l'Indre. Isabelle Fauduet recense des ateliers de métallurgie, du travail de l'os et du bois de cerf, et de préparation des couleurs, pour la production et la vente de petits objets domestiques et d'accessoires de harnachement. Le nombre de pièces de monnaie retrouvées sur place indique une activité commerciale intense et des échanges avec l'extérieur. L'installation postérieure d'une fontaine trouverait peut-être son explication dans la volonté des pouvoirs publics de créer des quartiers artisanaux loin du centre et de regrouper les installations dans de grands entrepôts et marchés (comme à Autun).

Le troisième chapitre, intitulé « Aspects de la vie urbaine », évoque, à l'aide de six articles, des thèmes plus généraux en rapport avec la vie dans les cités gauloises. La question centrale est toujours de déterminer grâce aux sources littéraires, archéologiques et épigraphiques ce qui participe ou non à l'*amoenitas urbium*. Sont analysés successivement : les banquets publics et les édifices de banquets dans l'Occident romain (Nathalie Gilles), le vin comme boisson privilégiée des villes (Michel Bouvier), les nuisances urbaines selon les auteurs latins en comparaison avec les données de quelques villes gallo-romaines (Dominique Goguey), la délinquance des *latrones* (Radu Ciabanu), les embarras de la ville vus à travers trois textes moins connus et peut-être plus proches de la réalité (Roger Hanoune) et l'activité de chasse à Aléria en Corse. Il apparaît pour la première fois dans l'ouvrage que certains articles prennent le contre-pied de l'idée d'*amoenitas* urbaine, en mettant en lumière les désagréments spécifiques à la vie citadine tels que la pollution chimique (le plomb dans l'eau et le vin), la pollution de l'air, les détritus et dépotoirs (puanteur des excréments, de la viande pourrie), les nuisances sonores et psychologiques. Si les exemples concernent naturellement les villes gauloises, il est sûr que ces inconvénients sont propres à la vie urbaine en général dans l'Antiquité romaine. Roger Hanoune en vient même à se demander si les Romains n'attachaient pas plus d'importance à la *maiestas urbis* qu'à l'*amoenitas*.

L'avant-dernier chapitre, « Sites et villes » est consacré aux agréments qu'offrent les sites proprement dits de différentes villes gauloises et leur mise en valeur urbanistique. Dominique Goguey examine le rôle joué par la nature dans l'*amoenitas* urbaine : nature douce représentée par le *locus amoenus* dans le paysage urbain (Trêves), nature violente avec la mer, les fleuves maîtrisés, les montagnes (Bordeaux, Toulouse, Narbonne), nature semblable à une création de l'homme (Besançon, Marseille, Arles), nature repoussoir (Autun à l'époque de Constantin). Il résulte que la nature se trouve dans un rapport d'harmonie et de complémentarité avec l'*amoenitas urbium*. Les agréments de la vie citadine sont ensuite examinés plus précisément à l'échelle d'un quartier : les belles *domus* aux caractéristiques romaines fouillées sur le site archéologique du parking du Calvaire à Poitiers (Karine Robin), les bijoux et les accessoires de toilette retrouvés dans le même quartier résidentiel de Poitiers (Isabelle Bertrand), les thermes du sanctuaire de Champlieu qui attiraient l'aristocratie gauloise (Giovanni Di Stephano). À l'échelle de la ville, Robert Bedon s'attache à décrire les charmes de la vie

urbaine à *Augustoritum* au IIe siècle de notre ère, période de l'épanouissement maximal des villes gauloises. Il passe en revue les rues et leurs bordures (largeur, nombre et variété des boutiques, trottoirs et portiques, *graffiti*, fontaines), les bâtiments publics, les maisons, la vue du panorama urbain (dans un paragraphe original), l'évergétisme. L'ancêtre de Limoges apparaît comme une assez grosse ville, très régulièrement organisée, parmi les plus développées et les mieux équipées d'Aquitaine. Une autre ville où il fait bon vivre, plus petite, est examinée par Jean-Paul Petit : Bliesbruck en Moselle. Le confort y est évalué notamment en fonction de l'organisation d'ensemble de l'agglomération, de l'architecture privée, du réseau public d'adduction d'eau, de la production et de la consommation de produits fins. Enfin, Nicole Dupré profite du nouvel essor des fouilles urbaines en France et en Espagne pour comparer sur le plan urbanistique les villes antiques situées sur les deux versants des Pyrénées, en Aquitaine et dans la région de l'Ebre.

Pour terminer, le dernier chapitre, qui a pour titre « Regards littéraires et philosophiques », offre une réflexion plus générale sur la vie en ville telle qu'elle était conçue par les auteurs antiques. L'épicurien par exemple, comme l'explique Yasmina Benferhat, ne recherche pas le luxe propre à la vie urbaine. Les douceurs de la cité sont goûtées davantage par les hédonistes que par les vrais épicuriens qui redoutent ses contraintes insupportables. Mais sur le plan théorique, chez Lucrèce comme chez Horace, la ville est considérée comme une étape majeure du développement de l'humanité, puisqu'elle protège les habitants contre les bêtes sauvages et que les hommes en se réunissant fondent un pacte contre la guerre. L'idée de douceur est donc bien présente dans la réflexion épicurienne sur la ville. Dans l'article suivant, en confrontant les données littéraires, épigraphiques, numismatiques et iconographiques, Raymond Chevallier démontre que les agréments de la vie à Rome l'emportent sur les désagréments. Il dresse ainsi une intéressante « typologie des aménités urbaines » : la vie économique (variété et abondance des boutiques), la vie sociale collective (le spectacle de la rue), la dimension politique (le forum et ses abords) et la vie de l'esprit (aspects artistiques, intellectuels, religieux). Les trois derniers articles s'intéressent plus spécifiquement à la Gaule de la fin de l'Antiquité : la description des charmes de Bordeaux dans la première moitié du Ve siècle par Paulin de Pella, avec un questionnement sur la part de tradition et de réalité (Lucienne Deschamps) ; le rôle des villes gauloises, malgré leur déclin, après les invasions barbares du Ve siècle, chez les auteurs gaulois de la période 450-550 (Ralph W. Mathisen) ; les enjeux des miracles pour les habitants de Tours aux Ve et VIe siècles et les conséquences spirituelles, architecturales et économiques du pélérinage pour la cité.

Les trente et une communications de ce volume prouvent clairement qu'il faisait bon vivre dans les villes gauloises, malgré le jugement sévère de Cicéron. Certes, on retrouve l'ambivalence propre à toutes les villes de toutes les époques, à savoir que la cité, aussi majestueuse et prospère soit elle, comporte son lot d'embarras et de désagréments quotidiens. Les démonstrations sont toujours précises, originales (elles s'appuient sur des fouilles récentes) et illustrées par de nombreux plans, cartes et photographies. Les articles sont le plus souvent enrichis d'une bibliographie utile. La variété des exemples est un précieux atout, dans la mesure où la problématique d'ensemble est respectée et pensée par chaque auteur. Le thème de la ville dans l'Antiquité, et même de la ville en général, bénéficie ici d'un éclairage multiple et renouvelé grâce à un effort commun d'envergure.

Marie Allorge.

Xavier Lafon, Villa maritima. *Recherches sur les villas littorales de l'Italie romaine* (IIIe siècle av. J.-C.-IIIe siècle apr. J.-C.) : Rome, B.E.F.A.R, 2001, 527 pages.

Cette étude se propose de définir de manière précise ce que les anciens appelèrent *uilla maritima*. La recherche s'appuie sur trois types de sources dont la valeur et les limites sont précisées dans l'introduction : des représentations iconographiques, des textes, enfin les vestiges des villas situées à moins de 3 km de la mer le long des côtes italiennes et notamment campaniennes, avec quelques aperçus comparatifs sur d'autres régions du monde romain. Un catalogue, à la fin de l'ouvrage, recense l'ensemble des sites étudiés avec la bibliographie les concernant, sous un numéro qui permet à l'auteur d'y faire référence rapidement dans le cours de sa démonstration. Xavier Lafon insiste sur l'importance d'un ancrage chronologique des docu ments étudiés, notamment des sources écrites, compte tenu de l'évolution et de l'imprécision du sens du mot *uilla*, qui désigne à la fois une entité économique, un moyen d'affirmation sociale et un édifice aux décors spécifiques. Ce sont les rapports entre ces divers aspects et leurs variations au cours du temps qui seront élucidés.

La recherche débute par un retour sur les origines de la villa romaine, des vestiges des *fattorie* de Grande Grèce des IVe-IIIe s. av. J.-C. aux textes évoquant les villas des anciens romains avant la IIe guerre punique. L'auteur conclut à la prédominance de la tradition locale sur l'influence hellénistique. Il s'appuie sur une typologie des exploitations rurales en Lucanie, en Campanie et dans le Latium jusqu'au début du IIe s., comprenant de modestes installations en plaine (type A) et des constructions sur podium, plus élaborées, sur les pentes des reliefs (type B).

Le chapitre suivant s'inscrit en faux contre l'idée d'un essor de la villa littorale comme corrélatif des bouleversements de l'économie rurale liés à la seconde guerre punique. En effet, les débuts de l'agriculture de plantation datent du IIIe s. av. J.-C., alors que sur le plan architectural, c'est seulement à partir de 150 av. J.-C. que s'amorcent des changements significatifs : apparaît alors la notion de *uilla expolita*, caractérisée notamment par l'usage, pour la *pars urbana*, d'enduits peints et de revêtements en *opus signinum*. L'étude de la villa Prato près de Sperlonga permet à l'auteur de montrer comment l'exploitation de type B a évolué grâce à un souci de confort et de monumentalisation. L'apparition conjointe de villas plus élaborées dans la banlieue de Rome confirme en outre le rôle de l'aristocratie sénatoriale.

Dans le troisième chapitre, Xavier Lafon s'intéresse à l'expansion des villas littorales entre 125 et 25 av. J.-C. Les textes, notamment ceux de Cicéron, de Vitruve et des poètes augustéens, sont confrontés aux vestiges pour l'élaboration de cartes qui montrent clairement l'accroissement progressif du nombre des villas. Entre 125 et 75 av. J.-C., leur concentration est beaucoup plus importante dans le Latium méridional qu'en Campanie. Le souci de construire sur une hauteur et les rapports avec l'exploitation restent prédominants. Entre 75 et 50 av. J.-C., avec un glissement vers le sud des nouvelles installations, apparaît le phénomène de la villa maritime proprement dit, avec la recherche d'un contact direct avec la mer d'une partie de la construction. Cette dernière se trouve alors soit en surplomb, grâce à une falaise, soit au niveau de l'eau, en cas de littoral abrité, soit enfin sur la mer elle-même, sur des piles en *opus caementicium*. Toutefois, le bâtiment principal reste situé en hauteur et au souci de monumentalité ne s'associe encore que rarement celui du *prospectus*.

Xavier Lafon démontre ensuite l'absence de rapports directs entre le développement du réseau routier et des ports publics et celui des villas dans les différentes zones étudiées. En revanche, sur ce point, la viticulture de grand cru et la piscicul-

ture intensive ont joué un certain rôle, dans le Latium tout autant que sur le golfe de Naples dont la place exclusive dans le développement de ces deux activités est remise en question. Pour clore ce chapitre consacré aux réalités économiques, l'auteur évoque, carte à l'appui, l'incohérence du marché immobilier dans le golfe de Naples, source de hausse des prix, à la fin de la République.

S'appuyant sur la correspondance de Cicéron, dont il organise les références dans un tableau riche d'enseignements, l'auteur souligne alors le caractère spécifiquement aristocratique du développement de la villa littorale dans le dernier siècle de la République. La possession d'une villa est un signe de reconnaissance, un moyen d'affirmer sa puissance en développant un réseau de clientèle local. Le désir de magnifier les sites des villas, entretenu par ces cercles aristocratiques, explique l'importance prise en Campanie par la géographie mythologique. Par ailleurs, constatant l'absence de termes spécifiquement péjoratifs pour désigner la villa maritime à la fin de la République et sous Auguste, Xavier Lafon explique son image souvent négative par la présence d'un modèle étranger, non pas carthaginois ou alexandrin, mais sicilien, avec notamment le palais de Hiéron à Syracuse. Un tableau lui permet de démontrer l'importance du vocabulaire royal dans la description des villas, notamment pour évoquer les constructions conquises sur la mer. La critique de la villa maritime est donc une réaction contre le pouvoir aristocratique dont les implications philosophiques sont rapidement rappelées.

Évoquant ensuite les époques augustéenne et julio-claudienne, l'auteur souligne le rôle moteur des résidences impériales dans l'essor considérable de la villa maritime, notamment dans le golfe de Naples. Les progrès techniques des constructions avançant sur la mer eurent aussi leur importance. Dans le secteur de Baïes, la densité devint telle que la demeure de plaisance en vint à être dissociée du domaine agricole. On assiste également à une occupation des îles, appréciées pour leur diversité géographique et leur facilité d'accès. Xavier Lafon évoque plusieurs de ces villas insulaires avant de s'intéresser, en illustrant son propos par plusieurs cartes, à l'amorce de diffusion des villas littorales et maritimes sur d'autres côtes, notamment celles de l'Étrurie et de l'Adriatique.

Dans le sixième chapitre, l'auteur étudie à l'aide de tableaux la répartition géographique des résidences littorales privilégiées par les empereurs des I^er^ et II^e^ s. Aux résidences de Baïes et d'Antium appréciées par les Julio-claudiens et les Flaviens, les Antonins, souvent appelés à séjourner dans les provinces, ajoutent des sites plus proches de Rome, entre Centumcellae ou Alsium au nord et Laurentum au sud. Ce phénomène s'accompagne d'une évolution architecturale qui s'adapte à des côtes plus basses, mais aussi au nouveau rôle de ces villas susceptibles d'accueillir désormais tous les organes du pouvoir. Toutefois, Baïes reste une référence absolue du thermalisme et de la villa maritime : son évocation est systématique dans les textes mentionnant des installations de cette sorte dans d'autres régions. Xavier Lafon conteste ensuite, grâce à l'archéologie, l'idée d'un déclin des villas des côtes du Latium méridional. De part et d'autre du Tibre, en rapport avec les nouvelles installations portuaires et les *praetoria* impériaux, on assiste à une multiplication des villas, au prix d'une réduction du *fundus*. Enfin, prenant l'exemple des régions littorales de l'Istrie, des bords des lacs de Garde et de Côme, puis des côtes de la Calabre et de la Sicile, où les villas sont à chaque fois beaucoup plus nombreuses qu'à l'intérieur des terres, Xavier Lafon en conclut à un succès plus important du modèle de la villa maritime, en dehors de l'Italie centrale où s'exerce l'attraction concurrente de Rome. Il s'attache donc, dans le dernier chapitre, à en définir le modèle.

L'auteur commence son étude typologique en dégageant les pièces que doit nécessairement comporter une villa d'époque impériale. Les peintures de villas

maritimes, dont le succès est un reflet de celui de ces résidences, permettent elles aussi de dégager certains éléments architecturaux essentiels. La lettre II, 17 de Pline, que Xavier Lafon étudie en détail, montre l'importance de la notion d'*amoenitas*, de retraite dans le calme et le silence. Une reprise minutieuse, à travers plusieurs tableaux, des pièces décrites et de leurs avantages permet de souligner un certain goût pour le passage de l'ombre à la lumière, du bruit au silence et surtout une conception de la villa maritime comme lieu d'une paisible vie privée et conjugale, loin des aspects scandaleux et ostentatoires qu'elle présentait jadis. Suit une analyse architecturale des villas maritimes du Haut-Empire, qui conteste leur définition habituelle comme reposant sur une organisation dispersée des bâtiments : le modèle de la villa groupée, souvent plus modeste, persiste également. De même, si les bâtiments principaux sont souvent plus près de l'eau, la diversité des situations topographiques interdit toute généralisation. L'archéologie permet également de relativiser l'image très ouverte sur l'extérieur que donnent les édifices des représentations picturales. En revanche, des changements significatifs dans l'organisation des façades montrent que la villa est désormais au moins autant destinée à offrir des points de vue variés qu'à être vue. Il faut ajouter à cela le développement des installations hydrauliques, dont Xavier Lafon étudie en détail les différentes modalités. Au souci de confort s'ajoute sur ce point un souci esthétique dont relève aussi la marginalisation des installations productives. L'auteur achève son analyse en évoquant les éléments qui tendent à rapprocher l'architecture des villas de celle des villes : présence de théâtres, d'installations portuaires, multiplication des portiques et des cryptoportiques.

En conclusion, en rappelant ses postulats initiaux, Xavier Lafon souligne les nuances que sa recherche a permis de leur apporter : la spécificité architecturale des villas maritimes, bien réelle, porte cependant sur des éléments limités et surtout divers. L'auteur revient aussi sur l'évolution du concept et de la perception de la villa maritime durant la période considérée. Une possible prolongation de la recherche vers le Bas-Empire, où le phénomène, toujours présent, évolue encore, est enfin annoncée. Une telle étude ne manquerait pas de compléter utilement le tableau détaillé que Xavier Lafon a tracé ici, loin des généralisations abusives et des idées reçues.

Anne Bajard.

Florian Stilp, *Mariage et Suovetaurilia. Étude sur le soi-disant « Autel de Domitius Ahenobarbus »*, Supplementi 26 alla Rivista di Archeologia : Roma, G. Bretschneider, 2001, 182 pages, dont 41 de reproductions photographiques.

Cette brève étude est l'édition améliorée d'un mémoire de maîtrise rédigé pour l'UFR d'Histoire de l'Art et d'Archéologie de l'Université de Paris-Sorbonne en 1997-98. Elle concerne deux reliefs conservés en deux endroits différents et qui ne semblent guère avoir de rapport entre eux ; l'un, dit « du mariage », qui représente un cortège marin autour d'un couple de divinités assises dans un char, se trouve à la glypothèque de Munich ; l'autre, dit « de l'autel de Domitius Ahenobarbus », où figurent deux scènes bien romaines, l'une de recensement, l'autre de sacrifice, est au Musée du Louvre. En faisant l'historique des deux pièces d'après les documents littéraires qui y font allusion ou les reproduisent, l'auteur rappelle d'abord leur origine commune, que les commentateurs semblent avoir parfois oubliée : toutes deux proviennent du Palazzo Santacroce à Rome, où elles apparaissent pour la première fois à notre connaissance, ensemble, au XVI^e^ siècle. L'étude de F. Stilp

présente un intérêt certain dans la mesure où, refusant les interprétations traditionnelles, il s'est donné comme principe d'analyser les données objectives sans *a priori*. Les interprétations antérieures sont donc résumées et soumises à une critique systématique. La méthode, rigoureuse et convaincante, est plus négative que constructive. On voir s'écrouler l'une après l'autre les brillantes hypothèses échafaudées par les savants anciens ou récents et en particulier celle qui attribuait à un Domitius Ahenobarbus la commande de l'œuvre. Un certain nombre de certitudes apparaissent cependant au fil de l'analyse de l'auteur. Le relief marin à sujet visiblement mythologique est bien une représentation du mariage de Poséidon et d'Amphitrite, d'origine ou d'inspiration grecque. Quant au relief à sujet romain, qui provient d'un atelier différent, il faut bien y voir d'un côté une scène de recensement et de l'autre le sacrifice lustratoire de trois animaux (un taureau, un bélier, un porc, tous trois représentés sur la plaque), que l'on nomme *suovetaurilia*. La séquence religieuse, juxtaposée à la scène administrative, lui succède en réalité dans le temps et c'est le même personnage central, le censeur, qui d'un côté préside au recensement et de l'autre tient le rôle du sacrifiant. Une minutieuse analyse des détails « réalistes » du relief (utilisables malgré la volonté de styliser la scène et non d'en faire une reproduction « photographique » d'un événement historique) et des données historiques (témoignage d'Auguste dans les *Res gestae*, qui affirme qu'il n'y a pas eu de recensement entre 70 et 28) conduit à situer la commande du relief du recensement très approximativement au II^e^ siècle avant notre ère. Quant à savoir quel censeur voulut, dans ce laps de temps, commémorer à la fois le sommet de sa carrière politique et sa piété à cette occasion, c'est impossible. L'association de la double scène du recensement et du *lustrum* avec la représentation des noces des divinités marines de l'autre relief suggère par ailleurs que les deux plaques devaient décorer un temple de Neptune (peut-être primitivement un temple de Poséidon pour le relief du mariage si on admet une origine grecque pour celui-ci, qui aurait été réutilisé à Rome). Mais on ne peut dire pourquoi le censeur qui fit cette commande a voulu honorer si magnifiquement le dieu de la mer (rien ne prouve qu'il veuille commémorer une victoire navale) et a jugé utile de faire figurer la scène où il préside au recensement et au *lustrum* dans la décoration de ce temple. Le lecteur garde donc une impression de frustration, d'autant plus qu'un certain nombre de questions importantes, considérées comme trop vastes pour l'étude présentée, n'ont pas été traitées. Le dossier étant désormais nettoyé des erreurs et fabulations antérieures, un petit nombre de certitudes étant établies, il n'y a plus qu'à attendre qu'une recherche nouvelle, plus complète, vienne satisfaire une curiosité que l'étude de F. Stilp a ranimée. Une dernière remarque à propos du style : dans le titre, on aurait préféré « le prétendu autel de Domitius Ahenobarbus ».

Nicole Boëls-Janssen.

El disco de Teodosio, ed. por Martín Almagro-Gorbea, José María Álvares Martinez, José María Blázquez y Salvador Rovira (Estudios del Gabinete de Antigüedades ; 5) : Madrid, Real Academia de la Historia, 2000, 342 pages, illustrations.

Ce livre abondamment illustré commémore le 150^e^ anniversaire de l'entrée, au Cabinet des antiquités de la *Real Academia de la Historia de Madrid*, d'un objet en argent trouvé en 1847 à Almendralejo, près de Mérida où se tint en 1999 un colloque dont les actes sont inclus dans le volume. Mesurant 74 cm de diamètre et

de 2 à 7 mm d'épaisseur, il pesait à l'origine 15 livres romaines (selon l'inscription en grec figurant au revers), mais n'atteint plus que 15,344 kg car il est brisé en diagonale en deux parties et incomplet. Ce « disque » (qui comporte un pied annulaire à l'arrière, et qu'on qualifie aussi de *missorium*, ou de *clipeus*) est attribué à Théodose, en raison de l'inscription gravée en bordure de la moitié supérieure : DN THEODOSIVS PERPET AVG OB DIEM FELICISSIMVM X (?) ou XV (?).

L'ouvrage se divise en trois parties égales. L'analyse de la documentation occupe les pages 19 à 100. Est d'abord reproduite (p. 19-51) la *Memoria histórico-crítica sobre el gran disco de Teodosio encontrado en Almendralejo*, presentée en 1849 par le savant Antonio Delgado à la Real Academia de la Historia. Martín Almagro-Gorbea, dans *Hallazgo y adquisicion del disco de Teodosio. Documentación conservada en la Real Academia de la Historia* (p. 53-98), rappelle ensuite l'histoire de cet objet depuis 1847. Enfin, José Ángel Calero évoque (p. 99-105) *El lugar del hallazgo. Almendralejo* est à 50 km de Mérida, ce qui pose le problème de savoir si l'objet avait été volé à *Emerita Augusta* puis enfoui à Almendralejo (comme le croyait Delgado), ou s'il vient de cette bourgade (comme le pensent la plupart des auteurs). Le lieu précis aurait été occulté par ses découvreurs (en vue de continuer des fouilles clandestines), et pourrait correspondre à une villa (du *uicarius Hispaniarum*, dédicataire du *missorium* ?), située à Almendralejo, près de la voie romaine menant d'*Hispalis* à *Emerita*, résidence officielle du gouverneur.

La seconde partie (p. 111-232) regroupe les études techniques réalisées à l'occasion de ce centenaire. María Jesús Sánchez Beltran décrit *Las técnicas artísticas metalúrgicas del missorio commemorativo de Teodosio*, depuis la réalisation d'un moule réfractaire jusqu'à la dorure (dont il reste des traces sur l'inscription), en décrivant les outils employés aux différentes étapes de la fabrication. Pour leur part, S. Rovira, M.L. Blázquez, A. Ballester et F. González présentent, dans *Estudio metalográfico del disco de Teodosio* (p. 139-150), cinq analyses de laboratoire, qui montrent la pureté du métal (argent à 97 %), ainsi que la qualité des techniques employées (fonte, martelage, ciselage, repoussé, etc.) : toutes les réparations observées sont postérieures à la découverte de l'objet. Précisément, Soledad Díaz Martínez examine (p. 151-167) le *Tratamiento de restauración del disco de Teodosio* : depuis 1849, où les deux parties brisées furent rapprochées et maintenues par des soudures en argent et en étain, jusqu'aux nouvelles restauration, duplication et présentation de 1999. Cinq *Appendices* concluent cette partie technique (p. 168-232) : examen radiographique, analyse du matériau et de ses altérations, réalisation d'un dessin, d'un moule en silicone, documentation graphique. Cette dernière est particulièrement intéressante car elle offre, outre deux grands dessins au trait (dont un avec quadrillage), 46 pages de planches photographiques en noir et blanc, qui fournissent des vues de l'ensemble (avers et revers), ainsi que de chaque détail de l'objet.

Cette riche documentation technique permet d'aborder d'un œil neutre la dernière partie (p. 233-338), consacrée à l'étude et surtout à l'interprétation du décor, qui divise les auteurs modernes. Rappelons-le brièvement. Trônant sous l'arcature d'un portique à quatre colonnes surmonté d'un fronton où volent deux Éros, un empereur, couronné et nimbé, remet un volume à un individu plus petit, debout à sa droite. De part et d'autre de la figure centrale on voit deux personnages, également couronnés, nimbés, et assis sur des trônes sous le portique : moins grand que l'empereur, celui siégeant à sa droite tient un sceptre et un globe ; celui assis à sa gauche est encore moins grand et ne tient qu'un globe. Deux gardes barbares, cuirassés, armés d'un bouclier ovale et d'une lance, se tiennent de chaque côté de l'estrade impériale, sous laquelle est couchée une femme à demi-nue, portant une corne d'abondance, entourée de grains de blé, et accompagnée de trois Éros.

Si l'identification de cette figure allégorique avec *Tellus* et/ou *Abundantia* est acceptée par tous, les auteurs modernes s'opposent à propos de l'identité des trois personnages siégeant en majesté, et de la date commémorative. La présentation des différentes hypothèses étant assez confuse dans le volume, on peut résumer les positions en disant qu'il y a deux théories en présence (ou Théodose I ou Théodose II), chacune d'elle offrant deux dates possibles (*decennalia* ou *quindecennalia*), et la première deux autres variantes quant aux jeunes princes (Arcadius et Honorius, ou Valentinien II et Arcadius).

Jusqu'à ces dernières années, tous les auteurs s'accordaient pour voir dans le personnage central l'empereur Théodose le Grand. Mais Jutta Meischner a remis en cause cette unanimité en 1996 et reprend ici son argumentation, dans sa contributon *El* missorium *de Teodosio : una nueva interpretación* (p. 233-252) : au terme d'une analyse stylistique comparée de l'art romain des IV^e^ et V^e^ siècles, elle propose que cet objet soit une production de l'atelier impérial de Ravenne, pour célébrer les *decennalia* de Théodose II en 421. À la droite de celui-ci figurerait Honorius, fils aîné du défunt Théodose I ; à sa gauche Valentinien III, le jeune fils de Galla Placidia (et de Constance III qui serait le petit personnage situé sous la figure centrale, représenté au moment où il reçoit le titre d'*Augustus*). Pour sa part, dans son étude *Aspectos cronológicos del* missorium *de Teodosio* (p. 253-271), José María Blázquez, après avoir passé en revue les diverses opinions émises depuis 1849, se rallie à celle de J. Meischner ; mais il se sépare d'elle pour suivre la restitution de Delgado, qui lisait XV — au lieu de X — à la fin du texte de l'inscription, en interprétant comme un V le petit triangle placé pointe en bas au-dessus du X. La date de 421 correspondrait donc aux *quindecennalia* de Théodose II.

Tous les autres auteurs du volume voient dans le personnage central l'empereur Théodose I : leur argumentation est rappelée par J. Arce dans *El* missorium *de Teodosio I : problemas históricos y de iconografía* (p. 281-288), où il s'oppose à l'hypothèse de J. Meischner : non seulement pour des raisons stylistiques, mais parce que la taille du prince de droite ne correspond pas à l'âge de Valentinien III (deux ans) en 421. Pour J. Arce, il s'agit bien d'un objet produit dans les ateliers de Thessalonique ou de Constantinople — d'où l'inscription en grec du revers —, et non par les *argentarii* de Ravenne. Il lui paraît invraisemblable que cet objet ait été fabriqué à l'instigation de Galla Placidia, pour représenter Théodose II acceptant l'accession de Constance III au titre d'*Augustus* (alors qu'il ne l'a jamais reconnu comme tel), et que cette cérémonie s'accompagne de la remise d'un *codicillium* au nouveau co-régent (pratique attestée seulement pour les hauts fonctionnaires).

Jusqu'ici, les tenants de Théodose I interprétaient la date évoquée par l'inscription comme les *decennalia* de l'empereur (en 388), ce qui pose des problèmes quant à l'identité des deux personnages siégeant à ses côtés. Pour la plupart des auteurs, il s'agirait de Valentinien II (à sa droite, avec le sceptre et le globe) et d'Arcadius, fils aîné de Théodose (à sa gauche et ne tenant que le globe). Mais on ne s'explique pas alors pourquoi Valentinien II n'est pas figuré en position centrale et plus grand que son collègue d'Orient : bien que plus jeune que Théodose, il est en effet le *senior Augustus*, hiérarchie toujours respectée sur les documents officiels. Pour remédier à cette difficulté, certains auteurs ont suggéré que Théodose est représenté entre ses deux fils : Arcadius, cette fois à sa droite avec le sceptre et le globe (comme il convient à l'aîné), et Honorius à sa gauche (tenant seulement le globe). Hypothèse séduisante, car la position, la taille et l'âge des trois personnages correspondent bien à leur situation familiale ; mais, à moins de penser qu'il s'agissait d'un objet de propagande, exaltant la dynastie théodosienne dans les provinces d'Hispanie d'où elle était originaire, on ne s'explique pas cette fois l'absence de Valentinien II, toujours vivant et *senior Augustus* en 388.

Dans son texte *Las* quindecennalia *de Teodosio I El Grande (19 de Enero del 393 D.C.) en el gran clípeo de Madrid* (p. 289-300), Alicia Canto propose une autre solution. Reprenant l'interprétation ainsi que l'argumentation de Delgado (qui lisait XV au lieu de X sur l'inscription), elle aussi y voit une commémoration des *quindecennalia* de Théodose I^er^, donc en 393. Elle cite un autre cas de cette façon de numéroter : il s'agit d'une marque de carrier portant le chiffre VIII, où le III est surmonté d'un V plus petit ; exemple contemporain de l'inscription d'Almendralejo, puisqu'il figure sur une colonne de marbre oriental trouvée dans la villa de Cynegius Maternus, qui mourut à Constantinople en 388 pendant son consulat, après avoir servi sous les ordres du père de Théodose. Et la demeure en question est justement située à Carranque, dans cette haute vallée du Tage parfois présentée comme le berceau de la dynastie théodosienne et qui connut à cette époque une forte densité de grandes et luxueuses villas.

Si elle était acceptée, cette nouvelle lecture épigraphique permettrait de résoudre les difficultés d'identification signalées plus haut : en 393, il s'agirait bien de Théodose entouré de ses deux fils Honorius et Arcadius, dont l'âge correspondrait mieux aux personnages représentés respectivement à sa droite et sa gauche. C'est pourquoi il est étonnant que, à la différence de celle de J. Meischner, l'hypothèse de A. Canto (qu'elle soit acceptée ou rejetée) ne figure ni dans les textes des auteurs partisans d'une autre datation, ni dans le bref relevé final (p. 329-338) des échanges de vues sur les *ponencias* composant le volume (celle de A. Canto étant justement absente de la liste !).

À côté de ces textes « engagés » (Meischner, Blázquez, Arce et Canto), les dernières contributions sont plus neutres et plus générales. Bente Killerich présente (p. 273-280) une étude iconographique *Representing an emperor: style and meaning on the missorium of Theodosius I*, sur l'art de la cour théodosienne, Ian Wood s'intéresse (p. 301-314) à *The exchange of gifts among the Late Antiquity*. Enfin, sous le titre *De arqueología Theodosiana* (p. 315-324), Dimas Fernández-Galiano insiste sur la place de la péninsule ibérique à l'époque de Théodose : politique, autour du « clan hispanique » (dont le rôle est mis en doute par d'autres savants) ; architecturale (ce qui semble moins discutable, en raison des nombreuses villas tardives de la Meseta), avec notamment la riche demeure de Carranque mentionnée ci-dessus, et dont l'épigraphie amène l'auteur à adopter l'hypothèse de A. Canto.

Il est décevant que ce livre, consacré à un objet dont la nature et la datation font problème, s'achève sans conclusion. On regrettera aussi l'absence d'une véritable coordination des différentes contributions, qui sont simplement juxtaposées alors que leurs hypothèses s'opposent souvent. On vient de le voir pour la dernière partie du livre, mais c'est parfois aussi le cas dans les deux autres : ainsi, par exemple, à propos de la fonte de l'objet, dite *a la arena* (p. 114), tandis qu'un autre auteur considère (p. 141) ce procédé comme inconnu de l'Antiquité. Néanmoins, les deux premières parties font le point ou apportent des éléments nouveaux (sur les données géographiques et historiques de la trouvaille, ainsi que sur les caractéristiques matérielles et techniques de l'objet). Sauf pour le texte de A. Canto, ce n'est hélas pas le cas dans la dernière partie, ceux de J. Meischner et J. Arce présentant des arguments avancés par leurs auteurs dès 1996. Il est dommage que la publication de cet ouvrage n'ait pas donné lieu à une véritable discussion permettant de faire progresser la recherche.

Ces réserves sur le fond étant dites, saluons la parution d'un livre qui a le grand intérêt de regrouper nos connaissances techniques sur un objet remarquable à bien des points de vue, ainsi que les hypothèses actuelles quant à ses commanditaire, destinataire et datation. La présentation matérielle du volume est soignée et cor-

recte : signalons seulement que la division en trois parties (indiquée dans la table des matières) n'est pas matérialisée dans le cours de l'ouvrage, lors du passage à la seconde partie puis à la troisième. Enfin, cet ouvrage offrira une documentation photographique abondante et d'excellente qualité à tous ceux qui n'auront pas la chance de pouvoir aller admirer sur place « *el disco de Teodosio* ».

Nicole Dupré.

Yves Perrin, *Rome, ville et capitale. Paysage urbain et histoire II^e siècle av. J.-C.-II^e siècle apr. J.-C.* (Carré Histoire) : Paris, Hachette Supérieur, 2001, 256 pages.

L'ouvrage d'Y. Perrin sur la ville de Rome embrasse une période chronologique importante, puisqu'il envisage les deux derniers siècles de la République et l'époque impériale jusqu'au règne d'Hadrien. L'étude s'organise selon un plan chronologique. Après avoir présenté les principales caractéristiques de la Rome républicaine et s'être interrogé sur les diverses définitions de l'espace urbain, l'auteur examine de manière détaillée le « cœur de la cité républicaine », à savoir le Capitole, le Forum et la Vélia. Ce chapitre s'avère toutefois extrêmement descriptif, proposant ainsi une longue énumération des différents édifices religieux du Forum (p. 40-46), et laisse parfois le lecteur un peu sur sa faim, en l'absence d'une synthèse finale sur la signification globale de cet ensemble. Les principaux bâtiments républicains du centre de Rome sont successivement passés en revue, avec une minutie qui fait honneur à l'auteur. L'analyse porte ensuite sur les divers quartiers de Rome, avec une attention particulière portée au Champ de Mars. Le titre du chapitre suivant, « Le temps des Ambitieux de Sylla à César », suscite une certaine perplexité : certes, on comprend bien que le vocable Ambitieux est usité par l'auteur pour désigner les *Imperatores* (ce que le glossaire vient au reste confirmer), mais l'équivalence entre les deux termes ne va pas de soi et mériterait au moins une explication. De même, certains termes spécifiques du vocabulaire architectural nécessiteraient sans doute une définition à l'usage du public étudiant : c'est par exemple le cas de l'adjectif 'picnostyle', qui ne figure pas dans le glossaire, par ailleurs très utile, de la fin du volume, mais que l'on rencontre régulièrement au fil des pages. Or, on peut légitimement douter qu'il soit familier à tous les lecteurs potentiels.

La suite de l'ouvrage aborde successivement la Rome augustéenne, en montrant les lignes de force de la politique d'Auguste et la façon dont elle fut mise en œuvre, puis la période qui va du principat de Tibère à celui d'Hadrien. Les réalisations de chaque règne sont présentées, de façon plus ou moins détaillée suivant leur importance respective. L'étude s'achève sur une présentation de la genèse du palais impérial, de Tibère à Domitien. On aura alors intérêt à se reporter au chapitre précédent sur l'époque augustéenne pour voir les premières étapes de ce processus.

En définitive, ce livre concentre la majeure partie de ses pages à l'étude du paysage urbain, qu'il s'agisse des monuments publics ou de l'habitat privé, qui fait l'objet de quelques passages, même si l'on aurait aimé retrouver quelques plans d'*insulae*, par exemple, pour illustrer ces développements. Mais il faut noter que dans l'ensemble, un effort important a été consenti pour proposer des plans, schémas et reconstitutions qui appuient les descriptions proposées. Une dizaine de documents extraits d'œuvres littéraires viennent également compléter la démonstration. On regrette en revanche l'absence de références précises, quand des auteurs sont simplement mentionnés. Ainsi, à la page 77, Y. Perrin fait allusion aux théories de Cicéron et de Vitruve sur le rapport entre la *domus* et le statut social de

son propriétaire. Or, préciser qu'il s'agit dans un cas d'un passage du traité *Des devoirs* (I, 39, 138-140), dans l'autre d'un extrait du *De l'architecture* (VI, 5), permettrait au lecteur intéressé de se reporter aisément aux textes en question.

Agnès Bérenger-Badel.